Alain ABSIRE, Jean-Claude BOLOGNE,
Michel HOST, Dominique NOGUEZ,
Claude PUJADE-RENAUD,
Martin WINCKLER, Daniel ZIMMERMANN

L'AFFAIRE GRIMAUDI

roman

ÉDITIONS DU ROCHER

823

02204693X

L'AFFAIRE GRIMAUDI

16
D4MON
1865

Alain ABSIRE, Jean-Claude BOLOGNE,
Michel HOST, Dominique NOGUEZ,
Claude PUJADE-RENAUD,
Martin WINCKLER, Daniel ZIMMERMANN

L'AFFAIRE GRIMAUDI

roman



ÉDITIONS DU ROCHER
Jean-Paul Bertrand

DL -9JAN.97 00909

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 1995

ISBN 2 268 02078 9

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

1

Où se vérifie l'adage selon lequel un bonheur n'arrive jamais seul

Paul Rozenblat consulte sa montre, c'est l'heure. Il conclut :

— Et de ce jour Grimaudi n'a plus rien écrit, semble-t-il. Une autre fois je vous raconterai comment je suis entré en possession de ses manuscrits, mais pas la semaine prochaine, puisque Jeanne-Marie Gabastol fera l'insigne honneur à notre modeste séminaire de maîtrise de nous exposer sa thèse en cours sur les rapports entre la poésie grimaudienne et la peinture non figurative.

— Justement, Monsieur, puis-je venir vous en parler un petit peu maintenant ? Il y a plusieurs points qui me font souci.

Paul Rozenblat incline la tête avec un bon sourire, c'est toujours pour lui un régal d'entendre l'accent chantant de Jeanne-Marie, comme de la regarder s'approcher de son bureau. Une belle plante provençale, un mètre quatre-vingts, des jambes interminables mises en valeur par une jupe très mini et un collant noir. Plus une attention sans failles aux cours du grand spécialiste de Grimaudi. Les étudiants sont sortis. Il désigne une chaise à Jeanne-Marie :

— Assieds-toi, la triplante, et raconte-moi tes malheurs.

Il l'écoute d'une oreille, c'est vrai, voici trois ans qu'elle ne manque aucune séance de son séminaire. Auparavant, il avait déjà remarqué ses jambes lorsqu'elle était en licence, il avait été secrètement flatté qu'elle s'inscrive avec lui en maîtrise et quand, à la rentrée suivante, elle lui avait demandé de continuer à la diriger pour son Diplôme d'Études Approfondies, pour la première fois il avait déploré de n'être pas professeur de rang magistral :

— Tu comprends, Jeanne-Marie, dans ma jeunesse j'ai toujours refusé de m'embarquer dans les travaux forcés et interminables de l'ancienne thèse d'État, et comme, depuis, je n'ai pas davantage passé l'habilitation à diriger des recherches, c'est par ma simple agrégation de lettres classiques que je suis devenu maître de confé-

rences. Donc je ne peux te suivre ni en DEA ni en thèse.

— Mais, Monsieur, c'est sur Grimaudi que je veux travailler et vous êtes le seul en France...

— Sans fausse modestie, tu peux même ajouter : et, pour le moment, dans le monde. Bon, je vais essayer de t'arranger ça.

— Oh merci, Monsieur !

— Je t'ai déjà dit de me tutoyer et de m'appeler par mon prénom.

— Oui... Monsieur.

Autres temps, il y a vingt-cinq ans, quand Paris VIII était installée dans le bois de Vincennes, le tutoiement était de rigueur entre les camarades professeurs et leurs égaux étudiants. Depuis que l'université a été transférée à Saint-Denis-la-Rouge, elle s'est normalisée et Paul demeure l'un des rares enseignants à persister dans l'antique coutume, en souvenir de mai 1968. Pour les belles jambes de Jeanne-Marie, il était allé voir Degris, un mandarin, bon poète néanmoins et qui avait été membre du Comité de lecture de Gallimard, avant d'en démissionner récemment avec fracas :

— Encore un malencontreux effet de ton intervention auprès d'Antoine Gallimard en faveur de Grimaudi : depuis la publication de sa *Poésie complète* et de ses deux premiers *Carnets*, une de mes plus brillantes étudiantes en maîtrise s'est

entichée de lui au point de vouloir lui consacrer son doctorat. Veux-tu bien la prendre ? En tout bien tout honneur, encore qu'elle soit très jolie.

Degris avait été parfait de courtoisie. Certes il admirait Grimaudi comme il se devait, mais sa connaissance n'en était pas moins très superficielle. Aussi, le mieux était qu'il coiffe administrativement la thèse, à condition que Paul en assure la direction effective.

— Et quel est votre avis à ce sujet, Monsieur ?

— Mon avis ? Ah oui... Pourquoi Grimaudi, fasciné par la peinture depuis l'enfance, ne s'y est-il pas reconverti après avoir cessé d'écrire ? Sans doute parce que, si on peut pondre un premier roman réussi à cinquante ou soixante ans, il n'en est pas de même pour un premier tableau qui n'aurait pas été précédé de longs apprentissages, ne serait-ce qu'au niveau de la dextérité corporelle et manuelle. Tiens, voici peut-être pour toi une nouvelle piste de recherches : la place de la corporéité dans l'œuvre grimaudienne.

Jeanne-Marie entrouvre la bouche, son menton s'affaisse, son regard devient bovin, elle entortille et détortille nerveusement une mèche de ses cheveux autour de son index. Paul la considère avec attendrissement, curieuse fille, à certains moments son visage étincelle d'intelligence, à d'autres, surtout si elle réfléchit, elle peut avoir

l'air parfaitement débile. Ça ne dure pas, la voici de nouveau pétillante, douce, rouée :

— Je vais y penser. Quand même, ça me prendrait moins la tête si je connaissais l'intégralité des *Carnets*.

— Toi, je te vois venir !

— Oh, Monsieur, pourquoi vous ne me laissez pas lire les trois inédits ? Je viendrais chez vous, j'en prendrais soin, si vous voulez je ne les toucherai même pas, c'est vous qui tournerez les pages ?

Paul repousse la tentation du scénario, non sans regrets, mais ce n'est pas à cinquante-cinq ans, alors qu'avec Colette ils sont parvenus à former un couple harmonieux, qu'il va se lancer dans une nouvelle aventure, aussi séduisante soit-elle. Il tend la main à Jeanne-Marie, qu'elle soit patiente, quoique Gallimard ne lui ait toujours pas donné de date pour la parution des *Carnets III*, et qu'elle ne s'inquiète pas pour son exposé, tout ira bien, à la semaine prochaine. Il se rend dans la salle des professeurs, ouvre son casier, enfin une lettre de Moscou. Son correspondant à l'université ex-Lénine est heureux de lui annoncer la parution prochaine des *Poésies choisies*, dès que l'éditeur aura résolu son approvisionnement en papier. Paul sera invité pour la sortie du livre. Ses conférences, hélas non rétribuées, ne manqueront pas d'être suivies par des centaines de per-

sonnes. Et le Centre culturel français prendra en charge son déplacement et celui de sa femme.

Des vacances russes après les américaines de l'été dernier pendant lesquelles Colette et lui avaient fait du tourisme un bon mois sur la côte ouest, il faut dire que ses cours à Harvard sur la rupture de Grimaudi avec les surréalistes avaient été fort bien payés. Parfois, Paul éprouve une lassitude certaine à jouer le commis-voyageur d'une œuvre qui n'est pas la sienne, mais il y a des compensations, une notoriété internationale qui grandit, de beaux voyages, tiens, pourquoi pas de Moscou filer à Saint-Pétersbourg, même si c'est à leurs frais ?

Il descend au parking souterrain, reprend sa voiture, quitte l'université. Sur le périphérique, bouchon, agacement, Paul ne peut s'empêcher de récriminer contre Grimaudi qui a bouffé sa propre carrière d'écrivain. Elle était pourtant prometteuse. Aragon avait remarqué ses premières tentatives, l'avait invité à se joindre au groupe des « Jeunes poètes » qu'il avait constitué au sein du Comité National des Écrivains. Quelques publications dans les *Lettres françaises*, puis la plongée dans la préparation intensive de l'agrégation, la poésie en souffrit. Ensuite, il y eut la guerre d'Algérie. Il en revint meurtri et exprima son dégoût dans une série de textes en prose qu'il envoya à Sartre. D'où les honneurs des *Temps*

modernes. À l'époque, Colette préparait son CAPES. Paul devait l'aider beaucoup et, pour pallier la gêne financière, courir les heures supplémentaires. Il n'en écrivait pas moins, le soir, les vacances. De loin en loin, un de ses poèmes passait dans une obscure revue à laquelle il lui fallait de surcroît s'abonner, c'était dérisoire, il décida de se faire un nom et du fric dans le roman. Échec total. Pourtant un « petit » éditeur remarqua son troisième manuscrit et prit la peine de lui en parler. En gros, il n'avait rien à reprocher à l'histoire, bien construite, bien écrite, peut-être trop sur un plan formel. Simplement, cette beauté tournait à vide, les personnages n'existaient pas et une musicalité du langage, que l'on savoure l'espace d'un poème, finit par horripiler sur deux cents pages. Paul comprit la leçon et dit adieu au roman. Klaxon, choc, tôles froissées, constat.

— Hé, pépère, t'as eu ton permis dans une pochette-surprise ?

C'est vrai, il a déboîté sans prévenir, bon, les assurances sont là pour ça, drôle de journée, Jeanne-Marie qui lui fait de quasi-propositions, l'annonce de la traduction en russe, cet accident stupide, enfin, il peut encore rouler, il se gare aisément devant chez lui, mais bonnes ou mauvaises nouvelles dans cette enveloppe à l'en-tête de la *NRF* ? Il se garde de l'ouvrir dans l'ascenseur.

Les deux chats miaulent derrière la porte blindée. Il les caresse, leur donne à manger, déplie enfin la lettre, court à la signature, Antoine Gallimard soi-même.

— Ah ben ça !

Le grand patron veut le rencontrer rapidement. Il a été à nouveau enthousiasmé par le manuscrit des *Carnets III*, seulement il se demande, au vu du public restreint des précédents, si une publication échelonnée des *III*, *IV*, *V* est pertinente et si, à moyen terme, il ne serait pas préférable d'envisager d'un coup les *Œuvres complètes* dans la Pléiade.

Paul relit le billet doux jusqu'à le savoir par cœur. Il se le récite en achetant du champagne au supermarché et du saumon fumé chez le charcutier. Aujourd'hui, c'est lui qui est de tambouille, le jeudi est la journée la plus chargée de Colette au lycée. Il met la table dans le séjour, nappe et serviettes blanches, sort l'argenterie, les flûtes en cristal d'Arques. Il est en train de disposer le saumon lorsque retentissent les deux coups de sonnette rituels. Colette suspend son manteau dans l'entrée. Il s'approche d'elle. Elle l'embrasse à peine, à cran :

— Figure-toi qu'au conseil de classe, le proviseur s'est encore permis ses fines allusions racistes sur les Beurs. Alors j'aime mieux te dire que je me suis emballée.

Il la laisse déverser la scène, puis la prend dans ses bras. Elle se détend, lui sourit :

— On ne mange donc pas dans la cuisine ?

— Viens, assieds-toi, lis et bois.

Vers minuit, ils se relèvent pour se laver, voilà longtemps qu'ils n'avaient pas fait l'amour deux fois de suite et avec une telle intensité. Ils enfilent leurs vêtements de nuit, se recouchent, main dans la main. Paul sombre dans la béatitude. En leitmotiv berçant, le mot magique, Pléiade. Merde, le téléphone, à cette heure. Colette se précipite :

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à maman !

Elle revient vite, c'est Wilson, il paraît très excité et mélange le français et l'anglais. Paul s'extirpe de mauvais gré de la couche tiède et odorante, ah, ce décalage horaire ! Peu importe, Harvard vient de décider la création d'un Fonds Grimaudi destiné à l'étude et à la propagation dans le monde de l'œuvre géniale du grand poète. Sous réserve, ont insisté les sponsors, que les manuscrits des cinq *Carnets* soient offerts à la bibliothèque de l'université. Colette enlace Paul :

— Mon pauvre chéri, il ne faut plus tarder à t'y remettre.

— Et moi qui en avais la nausée ! Enfin, comme je n'ai plus sommeil, autant y aller de suite. Recouche-toi, ma chérie.

Il enfile sa robe de chambre, se fait chauffer une tasse de café, l'emporte dans son bureau. Du tiroir, il sort un encrier, un antique porte-plume et un cahier d'écolier, vierge. Et sur la première page, il calligraphie avec pleins et déliés comme autrefois à la communale : *Carnets IV*.

2

Où l'on voit comment l'écriture vient aux femmes

Plaisants l'amour et le champagne conjugués, y compris dans la conjugalité, mais à mon âge pareils excès se soldent au réveil par maux de reins précis et vague mal de tête... Bien entendu, Paul ne m'a pas laissé de café, a-t-il au moins rédigé à proportion de la quantité qu'il a ingurgitée ? Pauvre chéri, il a dû se coucher vers trois ou quatre heures. Son agitation onirique du petit matin m'a empêchée de dormir, moi qui n'avais justement pas cours ! C'est toujours ainsi lorsqu'il grimaudise : ses rêves sont habités — hantés plutôt — par un autre. Un autre piaffant, caracolant,

gémissant et parfois hennissant, le lit est en proie à des séismes répétés, draps et couvertures à demi arrachés, passons, une édition dans la Pléiade légitime quelques sacrifices. Prendre une retraite anticipée ne me déplairait pas. Encore qu'il me serait alors plus difficile de rencontrer Stéphane puisqu'il est prof d'arts plastiques dans mon lycée.

Deux bols de thé pour laver le pâteux de ma bouche, je ferai du café ensuite. Ah non, chat gris, ne viens pas t'installer sur la première page au moment où je commence à lire ! Si je me souviens bien de ma biographie, nous sommes alors en mai 1932. Grimaudi s'est retiré dans une ancienne chartreuse située au cœur des Maures, la chartreuse de La Verne. J'avais proposé à Paul d'y passer au retour de notre voyage en Italie, il s'y est farouchement refusé : la littérature, prétend-il, n'a rien à voir avec le réel. Pour la poésie, admettons et encore. Mais en ce qui concerne les *Carnets*, sorte de journal entrelardé de notations triviales, d'ébauches et de réflexions, il convient de s'étayer sur du prosaïque et de vérifier l'état des lieux. C'est ce que j'ai fait en allant, seule, visiter La Verne.

Un site sauvage, magnifique. Des bâtiments à demi délabrés, abandonnés pour la plupart. Restaient néanmoins, à peu près habitables, quatre ou cinq anciennes cellules de moines. Elles m'ont

paru fort sympathiques : chacune comportait deux pièces, l'une pour dormir et manger, l'autre vouée à l'étude, la prière et la méditation. Ça collait parfaitement, à l'époque prière et poésie étaient souvent associées. Et puisque j'avais décidé que Grimaudi venait de passer par une crise de silence et de stérilité, mon roman-biographie s'agençait au mieux. Un peintre de ses amis — lequel avait séjourné à La Verne l'été précédent, collant des morceaux de liège et des bogues de châtaigne dans la texture épaisse de ses toiles, tentant ainsi, disait-il, la réconciliation du non figuratif et de la matérialité —, ce Verzery, donc, lui avait indiqué La Verne. J'avais d'abord choisi février 1932 pour le début de ce séjour. Une fois sur place, je me suis rendu compte que le confort y était par trop rudimentaire, juste une petite cheminée dans la pièce-méditation. J'ai préféré installer Grimaudi en mai de cette même année, à cette saison le soleil chauffe sur les Maures. Lorsqu'on invente un personnage, il faut naviguer au plus près du concret, Paul a parfois tendance à dériver, selon lui la poésie devrait être essentiellement hauturière.

Restait donc — et reste toujours — un trou entre février et mai 1932. Ce qui n'est pas mauvais du tout. Les gens adorent les trous dans les biographies, ils peuvent y fourrer ce qu'ils veulent. En outre cela ferait un bon sujet de maî-